

Jean-Claude Germain, David Dorais, Hélène Ferland

Sébastien Lavoie

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64662ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2011). Compte rendu de [Jean-Claude Germain, David Dorais, Hélène Ferland]. *Lettres québécoises*, (142), 35–36.



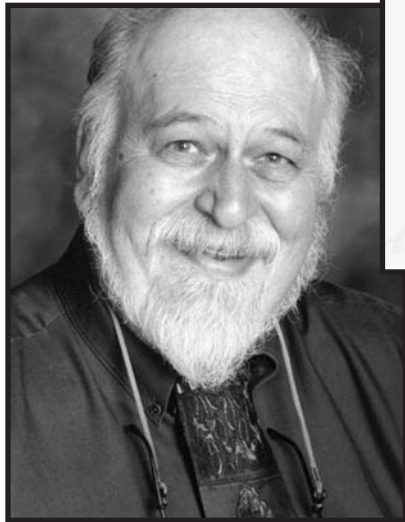
Jean-Claude Germain, *La femme nue habitait la nuit*.

Nouvelles historiettes de la bohème, Montréal, Hurtubise, 2010, 188 p., 18,95 \$.

Devoir de surenchère

Renald Bérubé a dit en ces pages beaucoup de bien du précédent opus du sieur Germain¹ et il a eu raison. La suite me semble autrement supérieure. Et donc...

J'ai toujours su que j'apostropherais quelqu'un avec ce délicieux mot de Q dans le faux vrai James Bond *Never say never again*, mais je ne me serais jamais douté que cela se passerait en ces pages, et à l'égard du débonnaire multihomme: « Ravi de vous revoir,



JEAN-CLAUDE GERMAIN

M. [Germain]. Les choses ont été terriblement ennuyeuses, par ici. Les bureaucrates dirigent l'endroit, tout est fait dans les règles. [...] Maintenant, vous êtes là. J'espère qu'on va avoir un peu de sexe et de violence gratuite.»

Je n'ai pas (encore!) lu le tout premier tome de la série, *Rue Fabre, centre de l'univers*, et ainsi il est probablement hasardeux de faire des généralités, mais je peux dire que si l'opus précédent recensé par M. Bérubé avait un caractère sinon carrément politique, du moins vaguement social, ces *Nouvelles historiettes de la bohème* sont résolument tournées vers la vie culturelle de la période déterminée, à savoir la fin du règne du Cheuf.

Confusion, aucune

Ou peut-être, après tout, que ce nouvel opus n'était pas prévu puisque c'est dans le livre précédent qu'il est fait mention du *Refus global*... minute! Oui, c'est vrai! S'il a été mentionné, c'était pour parler d'un non-événement...

Je vous sens confus. C'est que vous me lisez à la chronique « Nouvelle ». Renald Bérubé, lui, est intervenu dans sa chronique « Essai », et l'éditeur de M. Germain le publie à l'enseigne « Conte »... Il y a confusion et il n'y a pas confusion. Après tout, qui peut raconter sa propre histoire sans se faire accuser d'affabulation et qui peut dénier à l'écrivain Germain son indéniable talent de conteur? Sont donc

conviés dans ce recueil, un à un, les librairies de l'époque, la peinture, le cinéma, le jazz, la poésie, la photographie, Lili St-Cyr, le théâtre, la danse, Guilda, mais aussi les rapports entre les protagonistes de l'époque et les lieux où ils s'assemblaient.

Peut-être ai-je été encore plus emballé par cet opus que par le précédent parce que l'univers particulier de la bohème montréalaise m'était inconnu, alors que je possède quelques notions sur la Grande Noirceur en général. Personne ne m'avait jamais expliqué non plus ce qu'a représenté l'apparition du microsillon; pourtant, quelques mots de M. Germain m'ont suffi pour comprendre l'ébahissement ressenti quand tous les messies de la musique de chambre sont soudainement revenus à la vie:

Tout ce grand voyage dans l'histoire peut sembler banal et dérisoire maintenant que son parcours est accessible en tout temps avec un simple MP3. Sauf que pour ceux qui ont vécu cette résurrection de plusieurs siècles de musique en temps réel, l'expérience a été unique et inoubliable².

Bref, un livre amusant, charmant, mais aussi instructif.

1. « Le cœur rouge de la bohème » dans *Lettres québécoises*, n° 134, été 2009, p. 52.

2. *Ibid.* p. 156-157.



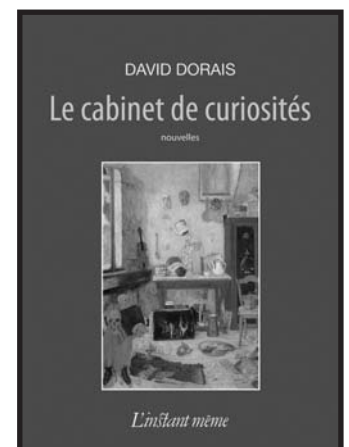
David Dorais, *Le cabinet des curiosités*,

Québec, L'instant même, 2010, 228 p., 24,95 \$.

Quatorze histoires sombremenent fantastiques

Le titre de ce recueil renvoie à un lieu fixe, le cabinet, mais c'est de curiosités qu'il est surtout question ici.

Cinq des sept nouvelles déjà publiées en revues l'ont été dans *Solaris* et c'est à l'enseigne de ce dernier genre, le fantastique, que loge la moitié de ces histoires. Ce n'est pas un genre vers lequel je me tourne spontanément, et c'est sans doute pourquoi la première moitié du recueil, moins apparentée au fantastique, m'a davantage séduit que la seconde. La première nouvelle est tout de même représentative de l'ensemble. « La gemme noire » est l'histoire d'un quidam qui achète, dans une librairie usagée, un livre quelconque à la couverture « laide, criarde, avec des bouches ouvertes et des armes rutilantes » (p. 12). Il le consomme, le remise, puis y revient quelque temps plus tard quand...



Soudain, je suis tombé sur un passage qui, à la première lecture, aurait dû m'étonner, mais dont je ne gardais aucun souvenir. N'est-ce pas l'un des bonheurs de la relecture que de ne jamais lire deux fois le même livre? La flamme de notre conscience est vacillante, elle n'éclaire pas toujours les mêmes recoins du texte; «[...] il existe toujours de petites allées que l'on doit nécessairement avoir empruntées, mais qui restent couvertes d'ombre et que parfois l'on (re) découvre.» (p. 13)

Or, la malédiction du livre, le narrateur le découvrira bien vite, c'est que son contenu est systématiquement contaminé par les livres qu'il voisine... disons simplement que cette proposition m'a laissé songeur devant ma bibliothèque.

La deuxième nouvelle, qui est en fait un conte noir, est excellentement menée; j'en ai compris que le père Lustukru mangeait les petits enfants pour vrai, finalement. «Le petit Noël aux marionnettes», la troisième nouvelle, est d'un tout autre registre. C'est un drame grandiose et poignant, fort bien mené. Puis, c'est par la petite porte, la maladie mentale, que le nouvelliste nous convie ensuite avec plus d'insistance dans le domaine du fantastique, avec deux nouvelles où un adepte du satanisme raconte d'abord, dans un récit à l'ora-



DAVID DORAIS

lité un poil forcée, comment il a compris que sa compagne s'était retrouvée enceinte d'une entité («L'incube») et où une mère de famille pressent qu'un malheur surviendra dans sa nouvelle maison («La disparition»).

Érudition, style suranné et descriptions surabondantes

On sent David Dorais à l'aise dans plusieurs formes de récits qui se déroulent un peu partout en Occident, à différentes époques, et on est séduit par son érudition. Sa prose, par ailleurs, a quelque chose de très classique, charmante au premier abord, mais agaçante à la longue. Sa langue est extrêmement précise et m'a renvoyé au dictionnaire souventes fois (*gerfaut, lapidaire* [le nom commun], *chrême, axolotl, cénotaphes, oubloyeur*...). Cependant, comme dans la vieille prose dont il s'inspire, il semble incapable de réfréner son envie de tout décrire, plombant ici une atmosphère et nuisant là à un rythme. C'est particulièrement probant dans «Das Spukhaus».

Fallait-il vraiment décrire chacune des vingt maisons hantées? Je me suis pris à de nombreuses reprises à songer que David Dorais pourrait être un grand écrivain s'il arrêta de faire l'écrivain...

☆
Hélène Ferland, *Une nouvelle chasse l'autre*,
Montréal, Sémaphore, 2010, 200 p., 20,95 \$.

«Bordel de merde, am I in a nightmare?» (p. 77)

Trente nouvelles mal équilibrées sont assemblées ici pour former une construction formidablement bancal.

J'ai dû soupirer autant de fois, en lisant ce recueil, que Maria Chapdelaine, pendant le reste de sa vie, en repensant à François Paradis. À la différence près que mes soupirs en étaient d'exaspération.

Trop

S'il n'y pas lieu de tirer un trait sur cette auteure, c'est surtout parce que son problème se résume souvent à trop en faire. Elle souligne trop les intentions de ses personnages, appuie trop souvent sur son crayon quand vient le temps d'opposer deux éléments et est même parfois trop directive dans ses chutes. Un correcteur n'ayant pas peur du travail aurait pu y sauver quelques meubles...

Dans «Les romans de Jeanne», par exemple, une vieille dame sénile s'invente un passé d'écrivaine célébrée. La fin ouvre sur sa fille, épuisée, qui lui fait une crise, lui jurant de ne plus jamais revenir, se demandant à quoi bon, de toute façon, puisqu'elle ne remarquera même pas son absence... En soi, ça faisait une nouvelle. Là où l'auteure montre qu'elle n'est pas une écrivaine, c'est en concluant son

récit par cette phrase ultime qui enlève tout à la fiction: «Dans l'ascenseur, elle se rassure par la vision de son nom, calligraphié d'une main tremblotante, sur la ligne du légataire universel.» (p. 181)

Euh... non!

L'auteure tient à la thèse sous-jacente à ses récits, à savoir que la méchanceté est partout, en tous. Méchanceté des mères, en premier lieu («Je t'aime!»); de la vie en général («Affaire classée») ou encore d'un quelconque frère jumeau («Pierre»), pour pointer les quelques réussites.

Truc de ouf: *mix funky (avec problemo)*

On a tous sa petite marotte. La mienne consiste à pester contre notre complaisance envers l'usage des «francismes» qui, dans ce recueil, pullulent. Je comprends très bien les arguments de ceux qui traquent les anglicismes, mais je ne comprends pas le silence assourdissant entourant cette autre distorsion de la plume, plus pernicieuse (plusieurs n'ont même pas de mot pour la reconnaître, donc s'en défendre).

Ainsi, à intervalles réguliers, on lit: *Mec, type, piger, pognon, fric, embrouilles, à perpète, se tirer, se casser, flingue, faire vétérinaire, une cuite, sept heures du mat* et autres «nana», dans les dialogues comme dans la narration. À cela s'ajoute, dans la narration, une couche d'anglicismes servis quelquefois sans italique, puis une autre couche d'anglicismes, parfois en italique, dans les dialogues (et je ne mentionne pas les ridicules «Mierdo» (p. 75) et «Ma quiera» (p. 79) soi-disant «espagnols», j'imagine...) Ce salmigondis linguistique s'appuie, à de multiples reprises, sur un genre de joul, ce borborygme pseudo-langagier qui dit pas c'qui voudrait dire pis qui l'dit mal. La rupture de ton guette le lecteur à chaque ligne. Là où ça devient carrément kafkaïen, c'est quand on tombe sur des mots comme «bacon» (p. 98), «bollé» (p. 98) ou «loft» (p. 173) et qu'on voit qu'ils sont écrits en italique, alors qu'on se souvient très bien que, par exemple, à la page 72, «cash» entrait sans problème dans la narration, sans italique.

; *Qué fucking zarbi, s'tie!* [9]